

Fragile, officiellement

Nouvelle

Mai 2026

MINISTÈRE DE LA SANTÉ COMPORTEMENTALE

La liberté commence quand le désir s'arrête.

La notification arrive avant mon réveil.

RAPPEL : Votre taux d'empathie dépasse les normes recommandées. Une optimisation est conseillée.

Diable, même mon téléphone me trouve excessive.

Je file au travail, encore à moitié cotonneuse, le cerveau docile, en train de lister les dossiers de la matinée. On croit qu'on anticipe pour gagner du temps. Peut-être qu'on le dépense juste un peu plus tôt. Dans la salle d'attente, une affiche ministérielle se galvanise péniblement entre deux bouts de scotch mal découpés :

HALTE AU SKETCH !

Les addictions sont des choix. Faites les bons.

J'aère le bureau. Sous la fenêtre, une femme court au ralenti dans un parc avec deux enfants blonds. Personne ne hurle. Personne ne râle parce que bon sang, un toboggan, ça se prend à l'envers, ou ça ne se prend pas. Je me demande toujours qui élève ces enfants publicitaires.

Mon cabinet sent le café tiède et le vieux santal de bougie entamée. Coup d'oeil pano. Les ficus refusent obstinément de mourir malgré mes déloyaux services. À ce stade, les plantes semblent bien plus résilientes que moi.

J'ouvre le logiciel.

Reconnaissance faciale.

Consentement comportemental.

Indice émotionnel du praticien.

Humeur détectée : stable à tendance labile.

Merci, Machine.

La première patiente entre en s'excusant. Elle dit pardon, avant même d'être là. Ce n'est ni un retard ni une faute — elle se tient juste là, sur le seuil, comme si sa présence avait déjà débordé quelque chose.

La porte reste entrouverte derrière elle.

Je ne sais pas si c'est pour repartir plus vite ou pour ne pas fermer complètement sur le monde des autres. Elle ne me regarde pas tout de suite. Elle regarde l'espace où elle pourrait se poser, sans trop peser.

Et puis le score arrive. Pas une discrète et délicate apparition, non. Une arrivée pleine.

Un peu comme quelqu'un qui connaît déjà la pièce.

Orange.

Je n'ai même plus besoin de lire la légende.

Il y a des gens qui s'excusent.

Et il y a des gens qui s'organisent autour de l'idée qu'ils pourraient déranger.

Et les Orange sont de ceux-là.

Son manteau effiloché glisse à peine de ses épaules.

Quelque chose de long.

Quelque chose qui oblige à rester couverte.

Je l'observe se tenir en équilibre, avec son sac un peu limé, contre elle. Tout serré.

Pas vraiment nerveusement.

Plutôt...structurellement.

Je me dis : si elle devait disparaître maintenant, elle serait déjà prête.

Elle s'assoit — ou plutôt elle négocie avec la chaise.

Un accord provisoire. Entre elles, une petite crispation, une présence à durée déterminée.

Son regard finit par toucher l'écran.

— Vous le voyez ?

Sa voix est basse, mais pas timide. Plutôt calibrée.

— Oui.

— Vous le regardez souvent ?

Je pourrais répondre autrement, mais je sens que la question n'est pas pour moi.

— Ça m'arrive.

Elle acquiesce, repoussant sa frange d'un revers rapide, soudain attentive, comme si c'était la bonne réponse, celle qui permet de continuer.

— Moi... je regarde beaucoup.

Pas d'excuse cette fois. Juste un constat.

Ses doigts font tourner son téléphone, écran contre paume.

Le geste est lent, presque attentif.

— Quand ça baisse... j'ai fait une connerie.

Alors elle n'a pas dit "je pense que". Elle dit "j'ai fait".

Je ne corrige pas.

— Et quand ça monte ?

— Ça va.

Elle s'arrête. Cherche.

— Non. Je peux respirer.

Ça me frappe.

Elle ne dit pas qu'elle va bien.

Elle ne dit rien qui ressemble à "ça va".

Elle dit :

— Je peux respirer.

Comme si le reste était optionnel.

Sur l'écran, la phrase s'inscrit d'elle-même :

Comportement d'auto-évaluation renforcé.

Évidemment.

Je laisse faire.

Elle remonte ses manches. Un geste propre. Répété. Sans enjeu apparent.

Le tissu prune glisse, accroche à peine. Et entre les plis, ses poignets apparaissent.

Des tout frêles poignets, clairs et lisses.

Des poignets qui ont appris à ne rien laisser traîner.

— Vous avez l'impression de prendre trop de place ?

Ma voix s'ajuste à la sienne presque automatiquement.

Le bon débit. La bonne intensité. Cette manière clinique bien apprise de sembler présente tout en classant déjà les symptômes.

Elle hésite une seconde. Pas plus.

— Je dépasse.

Elle ne me regarde pas.

Elle montre vaguement autour d'elle.

— Même quand je fais rien.

— Ici aussi ?

— Ici, franchement, c'est pire.

Je bouge légèrement. Un tout petit réflexe, absurdemement lourd.

Le logiciel, lui, adore ça.

Je ne le regarde pas, mais je le sens frémir. Une satisfaction totalement KPI-compatible circule dans l'interface.

Elle, en revanche, a déjà vu.

— Vous voyez.

Rien dans le ton. Ni reproche, ni plainte.

Même pas cette petite acidité passive-agressive que les gens cultivent maintenant comme une plante d'intérieur émotionnelle.

Non.

Juste quelque chose qui tombe exactement là où ça devait tomber. Je me redresse légèrement, réflexe idiot de mammifère social pris en faute.

Trop tard.

Le corps a déjà parlé pour moi.

Avec cette franchise embarrassante qu'il conserve malgré tous mes efforts de maîtrise.

— Si personne me dit que c'est bon...

Elle marque une pause.

— ça reste ouvert.

— Ouvert ?

Elle cherche.

Un mot acceptable.

Un mot qui ne la livre pas entièrement.

— Comme... une notification qui disparaît pas.

Ses doigts trouvent son téléphone.

Le retournent.

Encore.

Le geste est calme.

D'une tranquillité presque professionnelle.

Quelque chose a déjà appris la procédure à sa place.

— Le soir, en fait je crois que ça commence là.

— Où ?

— Dans l'attente.

Elle souffle par le nez.

Un souffle usé, qui a déjà beaucoup servi.

— J'envoie un message.

Pas trop long, évidemment. Faut pas avoir l'air d'attendre.

Son pouce bouge à peine.

— J'envoie.

Je pose le téléphone. Elle esquisse un sourire.

— Enfin, j'essaie.

Après je reprends.

— Je vérifie.

Toutes les deux minutes au début.

Elle réfléchit.

— Puis toutes les minutes. Après, ça devient plus flou.

Un sourire très bref traverse son visage.

— À un moment, j'arrête de compter.

— Et quand rien ne vient ?

— Je relance.

Le mot tombe simplement.

Comme reprendre un verre après avoir juré que c'était le dernier.

— C'est-à-dire, "je relance" ?

Elle hausse légèrement les épaules et me regarde autrement.

Un peu plus longtemps.

Avec cette attention particulière des enfants qui sentent très vite l'endroit exact où l'adulte commence à céder.

— Quelque chose qui oblige l'autre à exister.

La phrase reste là.

Elle s'accroche quelque part sous le sternum, dans cette zone du corps qui comprend parfois avant la pensée.

— Et ça marche ?

— Parfois.

Le mot sort vite. Trop vite pour être honnête.

“Les réponses rapides cachent toujours quelque chose”, répétait d’ailleurs mon ancien collègue avec son air de vieux psychiatre fatigué de l’espèce humaine.

— Suffisamment.

Elle hésite à peine.

— Sinon je prends un cachet.

La phrase tombe au même niveau que le reste.
Sans hiérarchie.

— Pour dormir ?

— Pour arrêter de vérifier.

Elle incline légèrement la tête.

— Enfin... pour arrêter d’avoir envie de vérifier.

Là, quelque chose se précise.

Quelque chose de pas très clair. Plutôt une forme qui remonte lentement à la surface, et qui rend soudain l’air un peu plus difficile à tenir dans les poumons.

— Et ici ?

Elle tourne les yeux vers l’écran.

Pas vers moi.

Vers ce rectangle lumineux qui décide désormais de la température morale des gens.

— Là... je sais pas.

— Quoi ?

Le tic de l’horloge murale prend toute la pièce.

Une seconde. Puis une autre, s’égrène.

— Si c'est bon.

Elle garde encore les yeux baissés quelques instants, comme si la phrase avait besoin de finir de tomber quelque part.

Puis elle relève enfin la tête.

— Être là. Juste son souffle.

Et cette impression très nette :

Peut-être que ça tient à peu de chose.

À presque rien même.

Et que ce "rien" pourrait se dire.

— Vous pourriez me le dire.

La demande est propre.

Trop propre, en fait. Presque administrative.

Je sens quelque chose se contracter. Une contrainte dans un traître muscle, là, en train de s'étirer.

— Vous attendez une validation ?

Elle a un petit rire.

Court. Fatigué.

— J'attends que ça s'éteigne.

Puis le bouton pulse.

Je ne l'avais jamais vu comme ça.

Il insiste à peine, mais suffisamment pour modifier l'air autour.

Ce n'est plus vraiment un bouton maintenant.

Plutôt quelque chose qui attend.

Qui appelle sans dire son nom.

Validation empathique.

Le mot apparaît, propre, disponible.

Mon index se pose alors sur la souris.

— Si vous le faites pas...

elle dit doucement,

— Ça continue.

— Qu'est-ce qui continue ?

— Ça.

Elle tapote sa tempe.

— Ça tourne. Ça vérifie. Ça cherche.

Un temps.

— Jusqu'à ce que quelqu'un fasse quelque chose.

Je sens le mécanisme se refermer.

— Et là ?

— Là, c'est vous.

Le mot tombe sans effort.

Je regarde l'écran.

Je n'ai toujours pas regardé le chiffre.

Je le sens déjà.

Elle baisse les yeux.

Son téléphone s'allume entre ses doigts.

Une brève lumière monte entre nous.

Je crois d'abord voir son score.

Mais non.

C'est le mien.

SCORE PRATICIEN : 61

En cet instant, il y a un petit glissement en moi.
Quelque chose qui quitte très légèrement son axe habituel.
Rien de visible.
Le genre de déplacement intérieur que personne ne remarque avant longtemps.

— Vous voyez,
Elle murmure,
— quand personne n'agit... ça descend.

Le silence qui suit devient presque matériel. Je sens très nettement qu'elle attend.
Et, plus inquiétant encore, une partie de moi a déjà envie de répondre.
Ma main est en mouvement avant que la pensée ait terminé de se former.

Je pourrais parler, oui.
Argumenter.
Contenir.
Nommer tout ça proprement. Je sais faire ça, bien même.
Mais je clique.

Le bruit est presque rien.
Un petit clic propre, hygiénique, parfaitement compatible avec les recommandations de bonnes pratiques. Et pourtant, en face de moi, quelque chose cède immédiatement.
Elle inspire profondément.
Pas cette grande inspiration de brochure bien-être où les gens retrouvent leur enfant intérieur au bord d'un lac. Non.
Son corps vient juste d'arrêter de lutter contre quelque chose d'invisible.
Sa cage thoracique s'ouvre d'un coup, avec cette fluidité étrange des tensions qui cèdent enfin.

Je regarde l'écran.

Je retire la main lentement, comme si le geste pouvait encore être repris quelque part en chemin.

Mais c'est déjà terminé.

Il est trop tard pour prétendre que je n'ai fait qu'accompagner la scène.

Elle, en réalité, ne cherche pas vraiment.

Elle déclenche.

Le manque, l'attente, le soulagement — tout circule déjà parfaitement dans le dispositif.

Et le système, lui, ne mesure rien du tout.

Il produit.

Il organise.

Il apprend aux corps quoi attendre pour se calmer.

Et moi, je fournis.

La prochaine dose.

Je sens quelque chose remonter vers mes trapèzes et s'y installer sans prévenir.

Une tension discrète, méthodique, déjà en train d'élire domicile.

Urban Cycle ce soir.

Il faut encore que je sorte à l'heure pour aller pédaler sans avancer. Une activité manifestement pensée par quelqu'un qui connaît très bien le salariat moderne.

Et puis je reviens à ma pièce qui sent le vieux santal et le café refroidi. Quelque chose continue de tourner en arrière-plan. Une pensée épaisse, déjà installée avant même d'avoir trouvé sa forme. En fait, on ne me demande pas vraiment de soigner les gens. On me demande surtout de les rendre présentables.

Elle se lève, me remercie, puis referme la porte sur un geste délicat, avec ce soin excessif des gens qui s'excusent même du bruit. Je reste un instant devant l'écran. Le curseur clignote, comme s'il attendait que je décide ce qu'elle vaut. Ou au moins dans quelle case elle tiendra sans dépasser.

La consultation suivante entre sans frapper. Costume casual impeccable, odeur de café trop serré. Chemise parfaitement plissée, barbe savamment taillée : un chasseur-cueilleur anti-cadmium des temps modernes.

— Sans ça, je perds mon edge, dit-il en montrant ses stimulants comme on montrerait une montre.

Je l'écoute parler de performance, de deadlines, de ce moment précis où, s'il ralentit, tout s'effondre.

Il ne regarde pas son score.

Il n'en a pas besoin.

Il le sent. Comme une météo intérieure algorithmée.

En sortant, il me remercie avec une énergie propre, calibrée, presque rassurante.

Score : 91.

Certaines dépendances passent décidément très bien à la lumière.

Une étudiante aux cheveux de manga s'installe ensuite.

— Je n'arrive plus à dormir sans la voix.

Elle ne dit pas "application". Elle dit "la voix", comme si quelqu'un, quelque part, avait été payé pour veiller sur elle. Elle m'explique comment elle la lance, comment elle attend qu'on lui dise que tout est normal, que respirer suffit et que demain sera gérable.

Je pense à ma patiente.

Attendre qu'on lui dise.

Le logiciel affiche : *Conformité nocturne satisfaisante.*

Je me demande à partir de quand dormir seul devient un comportement à risque. Et si le sommeil autonome sera bientôt déconseillé chez les sujets sensibles.

Dans la foulée, un père arrive en tenue de sport.

Brassard connecté, souffle maîtrisé, l'assurance de ceux qui compensent avant même de déborder.

— Je bois un peu, mais je compense.

Il sourit. Il court beaucoup. Il tient beaucoup.

Il me montre ses performances, assorties à ses semelles en composite, comme une preuve d'innocence.

Toujours prouver. Toujours compenser. Et présenter un dossier recevable.

Je pense encore à elle.

À ce score qu'elle regarde.

À cette respiration sous condition.

Score excellent.

Le corps peut parfois négocier avec le reste. Tant qu'il rend des comptes.

Entre deux consultations, une notification apparaît :

Redevenons sobres de nos excuses.

Je me demande combien vaut une excuse au tarif conventionné. Et si certaines personnes paient plus cher que d'autres. À la pièce, ou au forfait.

Je ferme l'ordinateur plus tard que prévu. Les gens repartent avec ce que je leur ai dit.

Moi, je garde surtout ce que je commence à comprendre. Ce qui n'est pas prévu dans le logiciel.

Quinze jours passent.

Elle revient.

Je la reconnais avant même que son nom s'affiche.

Toujours ce manteau resserré trop haut à la taille, comme porté pour empêcher quelque chose de déborder. Puis elle l'enlève.

Je note le geste comme un événement. Presque un indicateur non standard.

Score : 61.

— Je comprends pas. J’ai fait attention!

Je fais défiler : arrêt maladie, fatigue, mes notes.

Chaque mot soigne d’un côté et, de l’autre, classe.

— Depuis que je viens vous voir, tout va plus mal officiellement.

Elle sourit, comme pour me rassurer.

— Avant j’allais mal tranquille. Maintenant c’est genre mal, homologué.

Je pense aux autres.

Au consultant chasseur-cueilleur.

À l’étudiante insomniaque.

Au père runneur.

Tous tiennent.

Mais pas au même prix. Ni avec le même droit à l’erreur.

— Au travail, ils me parlent plus lentement... comme si j’allais casser.

Elle relève les yeux.

— Je voulais comprendre pourquoi j’avais disparu.

Je regarde l’écran. Tout est exact. Et pourtant, tout l’enfonce un peu plus, avec une rigueur méthodologique presque tranchante.

La séance suivante, elle entre sans frapper.

Elle ne s’excuse pas.

C’est nouveau ça.

— Ça n’allait pas cette semaine. C’est compliqué. On attend que je tienne... mais pas que ça aille mieux.

Je hoche la tête.

Le silence s’installe. Pas celui qu’on apprend à manier quand on est écoutant.

Un silence un peu nu, un peu brut, qui cherche encore où se poser.

Je laisse faire.

Le logiciel, lui, attend déjà autre chose.

Je regarde l'écran. Puis elle. Mes yeux zonent en mode par défaut.

— Vous avez regardé votre score ?

— Moins... enfin, différemment.

Elle cherche ses mots.

— Avant, je regardais pour savoir si ça allait.

— Maintenant... je regarde pour voir si je tiens.

En cet instant, quelque chose s'inverse.

Pas spectaculaire, mais suffisamment pour déplacer l'équilibre.

La fenêtre de codage s'ouvre alors sur un petit clic.

Trouble anxieux.

Vulnérabilité.

Dépendance.

Le curseur clignote.

Je pense à ce que ces mots deviennent une fois sortis d'ici.

À leur poids. À leur filoute vitesse de propagation.

Je pense à son fils.

À ce regard qu'elle redoute déjà.

Je décoche dépendance.

Je m'arrête.

Ce n'est pas un oubli.

C'est un choix.

Je valide.

Le message reste affiché quelques secondes, avec cette politesse froide des systèmes qui vous signalent un écart avant de vous réintégrer gentiment dans la norme. Et, contre toute attente, je me surprends à retenir un sourire. Quelque chose comme un discret regain de mauvaise foi circule en moi.

Une petite défaillance morale, parfaitement assumée.

En face, elle se lève.

— Merci.

Cette fois, rien ne déborde.

Le mot tombe à sa place, comme s'il avait été validé ailleurs avant d'arriver jusqu'ici.

Dans le couloir, ses pas changent de régime — plus légers, plus autorisés.

Trois semaines passent.

Très vite. Presque trop proprement.

Elle revient. Je mets un temps à la reconnaître — Ce n'est pas son visage que je reconnais. L'entrée.

Plus rapide. Plus brève.

Une présence qui a appris à se contracter pour passer. Elle reste debout quelques secondes de trop, avec cette tension discrète des gens qui ont fini par considérer chaque place occupée comme une autorisation provisoire. La chaise est là, disponible, neutre. Et, malgré ça, on dirait qu'elle attend sa preuve.

— Je vais arrêter de venir.

Elle ne me regarde pas.

Elle adresse la phrase au mur.

Pile à la zone qui ne répond pas, entre la plante et la bougie.

Je ne dis rien.

Je pourrais mobiliser tout un arsenal : relance, reformulation, ouverture. Pour ça je suis rôdée, ça vient tout seul. Une petite trousse de secours verbale, j'en ai toujours une sous la main.

Mais aujourd'hui, ça ferait du bruit pour rien.

Elle s'assoit.

D'un coup. Comme on tranche. Ses mains trouvent le téléphone. Le prennent. Le contiennent.

— Mon fils m'a demandé pourquoi j'étais en orange.

Le système a circulé.

Je visualise la scène.

Un enfant qui sait lire les couleurs.

Qui apprend tôt que certaines comptent plus que d'autres.

— Comme une note.

Un sourire traverse son visage.

Il ne s'arrête pas.

— Une note que j'aurais oubliée de signer.

— Il a voulu savoir si ça se corrigeait.

Ses doigts bougent à peine sur le téléphone.

Des gestes minuscules maintenant. Économisés.

— Et... s'il pouvait m'aider.

Quelque chose accroche légèrement dans la pièce.

Pas chez elle.

Dans l'ordre des choses.

Elle déglutit.

— Je savais pas quoi lui répondre.

Sa voix a changé sans prévenir. Une usure fine apparaît dedans.

Quelque chose de frotté trop longtemps au même endroit.

— Alors j’ai dit que j’allais faire attention.

Elle relève enfin les yeux vers moi.

— Comme si c’était de ma faute.

La phrase reste là quelques secondes.

Comme si quelqu’un l’avait déjà approuvée ailleurs. Puis elle ajoute, presque calmement :

— Après, il m’a demandé si j’étais encore une bonne maman.

Cette fois, le silence arrive avant moi.

Pas un silence professionnel.

Quelque chose de plus pauvre et de plus vrai.

Quelque chose qui reste là sans savoir quoi réparer.

— Je crois que je préfère quand il ne regarde pas.

Je tourne les yeux vers l’écran.

Orange. Toujours.

Une catégorie solide.

— Vous avez regardé avec lui ?

— Non. Mais il voit.

Et brusquement, je ne sais plus très bien ce qui relève encore de la consultation.

Ce qui appartient à l’interface.

Ce qui s’est déjà installé ailleurs maintenant, dans les cuisines, les chambres d’enfants,

les regards qui apprennent trop tôt à évaluer avant d’aimer. Les frontières ont bougé discrètement.

Elle reste silencieuse quelques secondes.

Ses doigts lissent la couture de sa manche avec une minutie presque absurde, une petite activité de survie destinée à occuper les mains pendant que le reste menace de déborder.

Puis elle relève légèrement la tête.

— Je vais arrêter, je vous dis.

La phrase n'a rien d'agressif.

Au contraire.

Elle ressemble presque à quelqu'un qui s'excuse de devenir compliqué à suivre.

— Avant, j'allais mal tranquille.

Un sourire bref traverse son visage.

Quelque chose d'élégant passe encore. Une façon de ranger les dégâts avant qu'on les voie.

— Maintenant... faut que ça ressemble à quelque chose.

Je la regarde.

— à quelque chose?

Elle hoche la tête.

— Ben oui, faut que ça rentre.

D'un geste vague, elle précise:

— Que ça soit lisible. Suivable. Et après, améliorable.

Le silence se suspend.

— Sinon ça compte pas.

— Et ça changerait quoi ?

Elle réfléchit.

— Ça prend plus de place. Et ça ne m'appartient plus.

Elle se lève.

Cette fois sans hésitation.

— Voilà.

Le mot tombe simplement.

Avec cette stabilité étrange des décisions prises depuis longtemps à l'intérieur de soi. Je

me lève aussi, un peu trop vite.

Le fauteuil grince derrière moi dans un bruit fatigué de vieux cabinet médical.

Elle ne réagit pas.

— Merci.

Je ne réponds pas.

Elle sort.

La porte se referme complètement cette fois. Le logiciel propose un suivi.

Bien sûr.

Proposer un accompagnement renforcé.

Le bouton est stable, présent, presque rassurant dans sa constance.

Je passe la souris.

Un temps. Je dévie. Plus tard.

Option marginale.

La mention apparaît, plus petite, reléguée en bas de page, avec une pointe de désapprobation intégrée.

Je m'assois lentement.

Le cabinet est calme.

Un calme propre, organisé. Un calme sous contrat.

Je regarde l'écran. Mon score est là.

Depuis quand d'ailleurs ?

Je ne me souviens pas du moment où il s'est installé, ni de celui où j'ai commencé à le chercher.

Je sais juste que je le regarde.

Un peu plus longtemps que nécessaire.

Comme on vérifie quelque chose qui pourrait bouger.

On arrive avec quelque chose qui déborde.

On repart avec quelque chose qui tient.

Et entre les deux, il y a ce moment très court — presque invisible — où l'on apprend, sans s'en rendre compte, à se regarder soi-même comme un résultat.

Les dossiers se ferment, le corps reste. Il faut bien faire quelque chose de tout ça. Je migre à la Salle. À Lassalle, on pourrait même l'appeler par son toponyme, on pédale dans le noir.

Urban cycle, ou son petit acronyme RPM : toujours avancer sans bouger.

La musique monte. Caliente. Les jambes brûlent.

Le beat impose le rythme.

On suit.

Pas parce qu'on est motivés.

Parce que c'est plus simple que de décider seuls.

Coup d'œil à droite: la femme à côté de moi s'est peut-être évitée dans le miroir avant d'entrer. Une légère torsion du regard, histoire de ne pas avoir à confirmer.

Devant, un type tient sa journée sans nicotine. Il pédale comme on négocie — en fractionnant.

Derrière, une étudiante s'agrippe à son planning de révisions jusqu'au week-end.

Chaque coup de pédale valide quelque chose qu'elle n'a pas encore appris.

On pédale chacun pour soi.

Mais on respire ensemble.

Ceci dit, étrangement, ça suffit.

Et puis, pendant quarante-cinq minutes, personne ne vérifie si on va bien.

Je regarde les visages.

Fatigués. Vivants.

Dans leurs regards, quelque chose résiste encore.

Pas une révolution.

Juste ce refus discret de s'écrouler.

Suante, dégoulinante, je finis par sortir, la truffe à l'air dans le dehors mordant.

Nantes transpire encore un peu de pluie froide et de pots d'échappement. La ville tient debout comme elle peut.

Moi aussi. Mon téléphone vibre.

Nouvelle alerte d'optimisation.

Comme si devenir moins humain faisait partie des objectifs de carrière.

Je la laisse sans réponse.

Demain, quelqu'un s'assiéra dans mon bureau santalisé, avec l'impression d'avoir raté quelque chose.

Et, malgré tout, la petite envie d'en être continue de clignoter.

Pas pour corriger.

Pas pour valider.

Juste pour voir ce qui tient encore quand on arrête de regarder.

Et pour l'instant, ça tient.

Le système, lui, respire très bien tout seul.